

# LECTURES COMPLEMENTAIRES

## Le théâtre et sa représentation du XVII<sup>e</sup> à nos jours

### LE SENTIMENT DU TRAGIQUE dans le monologue au théâtre

*THEMES : les registres tragique et lyrique/ la délibération/ le dilemme (cornélien) / le drame romantique/ le théâtre de l'absurde/ le monologue et ses fonctions*

TEXTE 1 : Corneille, XVII<sup>e</sup>, Le Cid, monologue de Rodrigue (tragicomédie, 1636)

#### ♪ A l'écoute : Gérard Philippe

Don Diègue et le comte de Gomès projettent d'unir leurs enfants Rodrigue et Chimène, qui s'aiment. Mais le comte, jaloux de se voir préférer le vieux don Diègue pour le poste de précepteur du prince, offense ce dernier en lui donnant une gifle (un « soufflet » dans le langage de l'époque). Don Diègue (I, 5 : monologue célèbre de la vengeance), trop vieux pour se venger par lui-même, remet sa vengeance entre les mains de son fils Rodrigue qui, déchiré entre son amour et son devoir, finit par écouter la voix du sang et tue le père de Chimène en duel. Chimène essaie de renier son amour et le cache au roi, à qui elle demande la tête de Rodrigue. Mais l'attaque du royaume par les Maures donne à Rodrigue l'occasion de prouver sa valeur et d'obtenir le pardon du roi. Plus que jamais amoureux de Rodrigue devenu un héros national, Chimène reste sur sa position et obtient du roi un duel entre don Sanche, qui l'aime aussi, et Rodrigue. Elle promet d'épouser le vainqueur. Rodrigue victorieux reçoit du roi la main de Chimène : le mariage sera célébré l'année suivante.

Dans cet extrait, le père de Rodrigue vient de lui demander de venger son honneur en rencontrant en duel le père de Chimène. Rodrigue délibère, pour savoir que faire, sachant que quel que soit sa décision, elle le condamne à un sort malheureux (être déshonoré ou vivre sans amour)

Percé jusques au fond du coeur D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle, Misérable vengeur d'une juste querelle, Et malheureux objet d'une injuste rigueur, Je demeure immobile, et mon âme abattue Cède au coup qui me tue. Si près de voir mon feu récompensé, ô Dieu, l'étrange peine ! En cet affront mon père est l'offensé, Et l'offenseur le père de Chimène ! Que je sens de rudes combats ! Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse : Il faut venger un père, et perdre une maîtresse. L'un m'anime le coeur l'autre retient mon bras. Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme, Ou de vivre en infâme, Des deux côtés mon mal est infini. ô Dieu, l'étrange peine ! Faut-il laisser un affront impuni ? Faut-il punir le père de Chimène ? Père, maîtresse, honneur, amour Noble et dure contrainte, aimable tyrannie, Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie. L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour. Cher et cruel espoir d'une âme généreuse, Mais ensemble amoureuse, Digne ennemi de mon plus grand bonheur Fer qui causes ma peine, M'es-tu donné pour venger mon honneur ? M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?	Il vaut mieux courir au trépas. Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père ; J'attire en me vengeant sa haine et sa colère ; J'attire ses mépris en ne me vengeant pas. À mon plus doux espoir l'un me rend infidèle, Et l'autre indigne d'elle. Mon mal augmente à le vouloir guérir ; Tout redouble ma peine. Allons, mon âme ; et puisqu'il faut mourir, Mourons du moins sans offenser Chimène. Mourir sans tirer ma raison ! Rechercher un trépas si mortel à ma gloire ! Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison ! Respecter un amour dont mon âme égarée Voit la perte assurée ! N'écoutons plus ce penser suborneur, Qui ne sert qu'à ma peine. Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur Puisqu'après tout il faut perdre Chimène. Oui, mon esprit s'était déçu. Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse : Que je meure au combat, ou meure de tristesse, Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu. Je m'accuse déjà de trop de négligence ; Courons à la vengeance ; Et tout honteux d'avoir tant balancé, Ne soyons plus en peine, Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé, Si l'offenseur est père de Chimène.
---	--

#### Questions possibles pour un oral de bac: (problématiques)

Comment se manifeste le tragique dans cette scène ?

En quoi ce monologue est-il un dilemme cornélien (amour, bonheur personnel/honneur, devoir)?

## TEXTE 2 : SHAKESPEARE, XVII<sup>e</sup> : *HAMLET*, ACTE III , 1 : LE MONOLOGUE D'HAMLET

♪ **Mise en scène : David Tennant/ film : Kenneth Branagh**

### Introduction : tragédie élisabéthaine, XVII<sup>e</sup>

Le texte se situe à l'acte III scène 1. Être ou ne pas être, c'est une méditation sur la vie et sur la mort. On sait qu'il y a "quelque chose de pourri au royaume du Danemark". Le roi Hamlet est mort. Gertrude s'est remariée avec Claudius, le frère du défunt. Hamlet a appris que c'est Claudius qui a tué son père. Il ne sait comment agir. Il fait face à un dilemme. Son comportement change alors et son entourage devient inquiet pour lui.

On ne connaît alors pas le problème d'Hamlet, et on pense qu'il est fou d'amour pour Ophélie. Polonius et Claudius deviennent les espions légitimes. Ils organisent une rencontre entre Ophélie et Hamlet puis ils se cachent. C'est un révolté. Il est indigné par la frivolité des femmes, l'injustice, la sottise. Et Ophélie sera sa cible contre toutes les femmes...

Dans cet extrait, c'est un faux monologue : Le personnage se croit seul mais le spectateur sait qu'il ne l'est pas. Cela intensifie l'action. Hamlet a besoin de temps pour réfléchir. Le dilemme est "être ou ne pas être". Il ne sait pas quoi faire et porte une réflexion sur le suicide. A la fin de ce monologue, il décide de vivre, mais son problème reste entier : choisira-t-il de tuer Claudius ? Pour l'instant, il feint la folie pour éviter de passer à l'acte...

Être, ou ne pas être, c'est là la question. Y a-t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde et les flèches de la fortune outrageante, ou bien à s'armer contre une mer de douleurs et à l'arrêter par une révolte? Mourir..., dormir, rien de plus... et dire que par ce sommeil nous mettons fin aux maux du cœur et aux mille tortures naturelles qui sont le legs de la chair: c'est là un dénouement qu'on doit souhaiter avec ferveur. Mourir..., dormir, dormir! peut-être rêver! Oui, là est l'embarras. Car quels rêves peut-il nous venir dans ce sommeil de la mort, quand nous sommes débarrassés de l'étreinte de cette vie ? Voilà qui doit nous arrêter. C'est cette réflexion-là qui nous vaut la calamité d'une si longue existence. Qui, en effet, voudrait supporter les flagellations et les dédains du monde, l'injure de l'oppresser, l'humiliation de la pauvreté, les angoisses de l'amour méprisé, les lenteurs de la loi, l'insolence du pouvoir, et les rebuffades que le mérite résigné reçoit d'hommes indignes, s'il pouvait en être quitte avec un simple poinçon? Qui voudrait porter ces fardeaux, grogner et suer sous une vie accablante, si la crainte de quelque chose après la mort, de cette région inexplorée, d'où nul voyageur ne revient, ne troublait la volonté, et ne nous faisait supporter les maux que nous avons par peur de nous lancer dans ceux que nous ne connaissons pas? Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches; ainsi les couleurs natives de la résolution blêmissent sous les pâles reflets de la pensée; ainsi les entreprises les plus énergiques et les plus importantes se détournent de leur cours, à cette idée, et perdent le nom d'action... Doucement, maintenant! Voici la belle Ophélie... Nymphé, dans tes oraisons souviens-toi de tous mes péchés.

TRADUCTION Hugo, François-Victor

### TEXTE ORIGINAL :

To be, or not to be: that is the question:  
Whether 'tis nobler in the mind to suffer  
The slings and arrows of outrageous fortune,  
Or to take arms against a sea of troubles,  
And by opposing end them? To die: to sleep;  
No more; and, by a sleep to say we end  
The heart-ache and the thousand natural shocks  
That flesh is heir to, 'tis a consummation  
Devoutly to be wish'd. To die, to sleep;  
To sleep: perchance to dream: ay, there's the rub;  
For in that sleep of death what dreams may come  
When we have shuffled off this mortal coil,  
Must give us pause. There's the respect  
That makes calamity of so long life;  
For who would bear the whips and scorns of time,  
The oppressor's wrong, the proud man's contumely,  
The pangs of dispriz'd love, the law's delay,

The insolence of office, and the spurns  
That patient merit of the unworthy takes,  
When he himself might his quietus make  
With a bare bodkin? who would fardels bear,  
To grunt and sweat under a weary life,  
But that the dread of something after death,  
The undiscover'd country from whose bourn  
No traveller returns, puzzles the will,  
And makes us rather bear those ills we have  
Than fly to others that we know not of?  
Thus conscience does make cowards of us all;  
And thus the native hue of resolution  
Is sicklied o'er with the pale cast of thought,  
And enterprises of great pith and moment  
With this regard their currents turn awry,  
And lose the name of action. Soft you now!  
The fair Ophelia! Nymph, in thy orisons  
Be all my sins remember'd.

### TEXTE 3 : Musset, Lorenzaccio, IV, 3, v 5 à v 36 , monologue de Lorenzo :

**Drame romantique**, inspiré de faits réels : une conspiration pour assassiner le duc de Florence, tyran reconnu, écrit en 1834.

L'action se déroule à Florence en janvier 1537. Le patricien florentin Lorenzo de Médicis (Lorenzaccio), âgé de dix-neuf ans, jeune homme studieux, admirateur des héros de l'Antiquité latine et grecque, se voue à la restauration de la République. Tâche difficile : son lointain cousin, le duc Alexandre de Médicis, règne sur Florence en tyran avec l'appui du Saint-Empire et du pape; une garnison allemande assurant sa protection.

Pour l'approcher, et le mettre en confiance, Lorenzo devient fidèle serviteur du duc, son familier ainsi que son compagnon de débauche. En retour, le duc se confie, lui prodigue des largesses de toutes sortes. Lorenzo projette de le tuer pour libérer Florence de ce tyran, parce qu'il estime les grandes familles républicaines trop passives et trop lâches pour faire leur devoir. L'acte de Lorenzo semble d'avance voué à l'échec. Personne ne l'en croit capable et nul n'a le courage de tirer parti de son acte, une fois le meurtre consommé, pour instaurer à Florence un régime moins tyrannique. Lorenzo est assassiné et la foule a jeté son corps dans la lagune.

**Dans cet extrait, le héros s'apprête à poignarder le duc, le soir, dans son sommeil.**

LORENZO. *Seul.* De quel tigre a rêvé ma mère enceinte de moi ? Quand je pense que j'ai aimé les fleurs, les prairies et les sonnets de Pétrarque, le spectre de ma jeunesse se lève devant moi en frissonnant. ô Dieu ! pourquoi ce seul mot, "à ce soir", fait-il pénétrer jusque dans mes os cette joie brûlante comme un fer rouge ? De quelles entrailles fauves, de quels velus embrassements suis-je donc sorti ? Que m'avait fait cet homme ? Quand je pose ma main là, et que je réfléchis, - qui donc m'entendra dire demain : je l'ai tué, sans me répondre :

Pourquoi l'as-tu tué ? Cela est étrange. Il a fait du mal aux autres, mais il m'a fait du bien, du moins à sa manière. si j'étais resté tranquille au fond de mes solitudes de Cafaggiuolo, il ne serait pas venu m'y chercher, et moi, je suis venu le chercher à Florence. Pourquoi cela ? Le spectre de mon père me conduisait-il, comme Oreste, vers un nouvel Egisthe ? M'avait-il offensé alors ? Cela est étrange, et cependant pour cette action, j'ai tout quitté ; la seule pensée de ce meurtre a fait tomber en poussière les rêves de ma vie ; je n'ai plus été qu'une ruine, dès que ce meurtre, comme un corbeau sinistre, s'est posé sur ma route et m'a appelé à lui. Que veut dire cela ? Tout à l'heure, en passant sur la place, j'ai entendu deux hommes parler d'une comète. Sont-ce bien les battements d'un coeur humain que je sens là, sous les os de ma poitrine ? Ah ! pourquoi cette idée me vient-elle si souvent depuis quelque temps ? suis-je le bras de Dieu ? Y a-t-il une nuée au-dessus de ma tête ? Quand j'entrerai dans cette chambre, et que je voudrai tirer mon épée du fourreau, j'ai peur de tirer l'épée flamboyante de l'archange, et de tomber en cendres sur ma proie. (il sort.)

**Thèmes d'étude** : le lyrisme, le tragique, un destin tracé, la quête d'un idéal (voir les codes du romantisme), l'exaltation d'un héros révolté, une délibération

#### **Questions possibles pour un oral de bac: (problématiques)**

Etudiez les registres littéraires dans l'extrait

Quelle est la fonction de ce monologue dans la dramaturgie de la pièce?

TEXTE 4 : Ionesco, *Rhinocéros*, III, monologue final de Béranger

♪ **Mise en scène : Emmanuel Demarcy-Mota, Théâtre de la ville, 2004**

Eugène Ionesco (1912-1994), originaire de Roumanie, se fixe à Paris à partir de la seconde guerre mondiale. Connu pour ses pièces, *La Cantatrice chauve*, *La Leçon*, *Les Chaises*, *Rhinocéros*, *Le Roi se meurt*, qui mettent en scène les absurdités du conformisme, la routine des habitudes, le vide du langage stéréotypé, qui interrogent les idéologies de son temps, véritables maladies pernicieuses.

*RHINOCÉROS*. Pièce en trois actes créée dans sa version française à Paris à l'Odéon-Théâtre de France le 22 janvier 1960. Elle s'appuie sur une expérience personnelle traumatisante (le jeune Roumain avait fui la «nazification» de son pays en 1938), partagée par de nombreux contemporains. Ce sérieux tragique a pour contrepartie le **comique grotesque** qui repose sur la métamorphose, laquelle, comme toute action chez Ionesco, passe par le dérèglement du langage, symbolisé par le discours d'un «Logicien professionnel». Au premier acte, celui-ci emporte l'adhésion d'un «Vieux Monsieur» à l'aide de sophismes: «Tous les chats sont mortels. Socrate est mortel. Donc Socrate est un chat», usant de prémisses fallacieuses au moment même où il prétend expliquer le principe des syllogismes. La naïveté et l'égoïsme de son interlocuteur, facteurs de comique («C'est vrai, j'ai un chat qui s'appelle Socrate»), dénoncent la séduction des «intellectuels, idéologues et demi-intellectuels à la page» à qui Ionesco attribuera, dans *Notes et Contre-notes*, une grande responsabilité dans la montée du nazisme: **«Ils étaient des rhinocéros. Ils ont, plus que la foule, une mentalité de foule. Ils ne pensent pas, ils récitent des slogans "intellectuels".»**

La pièce met en scène une petite ville tranquille soudain bouleversée par la métamorphose de ses habitants en rhinocéros. Seul Béranger, un marginal qui refuse toutes les formes de conformisme, n'est pas atteint. Au dénouement, il s'interroge sur sa situation : ne serait-il pas plus simple de faire comme tout le monde ? Mais il garde ses certitudes : **« Un homme qui devient rhinocéros, c'est indiscutablement anormal », et son langage, initialement fantaisiste, s'ancre peu à peu dans un fonctionnement cartésien qui annonce la « résistance » finale à la folie générale.** Ainsi accède-t-il au statut de «héros», si peu prévisible dans l'œuvre de l'inventeur des Bobby Watson (voir *La Cantatrice chauve*).

BERENGER — Oui, je me reconnais; c'est moi, c'est moi! (*Il va raccrocher les tableaux sur el mur du fond, à côté des têtes de rhinocéros.*) C'est moi, c'est moi. (*Lorsqu'il accroche les tableaux, on s'aperçoit que ceux-ci représentent un vieillard, une grosse femme, un autre homme. La laideur de ces portraits contraste avec les têtes de rhinocéros qui sont devenues très belles. Béranger s'écarte pour contempler les tableaux.*) Je ne suis pas beau. (*Il décroche les tableaux, les jette par terre avec fureur ; il va vers la glace.*) Ce sont eux qui sont beaux. J'ai eu tort ! Oh ! comme je voudrais être comme eux. Je n'ai pas de corne, hélas ! Que c'est laid, un front plat. Il m'en faudrait une ou deux, pour rehausser mes traits tombants. Ça viendra peut-être, et je n'aurai plus honte, je pourrai aller tous les retrouver. Mais ça ne pousse pas ! (*Il regarde les paumes de ses mains.*) Mes mains sont moites. Deveniront-elles rugueuses ? (*Il enlève son veston, défait sa chemise, contemple sa poitrine dans la glace.*) J'ai la peau flasque. Ah, ce corps trop blanc, et poilu ! Comme je voudrais avoir une peau dure et cette magnifique couleur d'un vert sombre, une nudité décente, sans poils, comme la leur ! (*Il écoute les barrissements.*) Leurs chants ont du charme, un peu âpre, mais un charme certain ! Si je pouvais faire comme eux. (*Il essaye de les imiter.*) Ahh, ahh, brr ! Non, ça n'est pas ça ! Essayons encore, plus fort ! Aah, ahh, brr ! non, ce n'est pas ça, que c'est faible, comme cela manque de vigueur ! Je n'arrive pas à barrir. Je hurle seulement. Aah, ahh, brr ! Les hurlements ne sont pas des barrissements ! Comme j'ai mauvaise conscience, j'aurais dû les suivre à temps. [...] Hélas, jamais je ne deviendrai rhinocéros, jamais, jamais ! Je ne peux plus changer. Je voudrais bien, je voudrais tellement, mais je ne peux pas. Je ne peux plus me voir. J'ai trop honte ! (*Il tourne le dos à la glace.*) Comme je suis laid ! Malheur à celui qui veut conserver son originalité ! (*Il a un brusque sursaut.*) Eh bien, tant pis ! Je me défendrai contre tout le monde ! Ma carabine, ma carabine ! (*Il se retourne face au mur du fond où sont fixées les têtes des rhinocéros, tout en criant.*) Contre tout le monde, je me défendrai ! Je suis le dernier homme, je le resterai jusqu'au bout ! Je ne capitule pas

**Questions possibles pour un oral de bac: (problématiques)**

En quoi cette scène est un bon dénouement théâtral ?

Etudiez la métamorphose dans cet extrait

Quelle est la fonction de ce monologue dans la dramaturgie de la pièce ?

Est-ce une fin tragique ?